



**BRAHIM
ZAIBAT**

*On peut tous un jour
danser avec les stars*

Pygmalion

BRAHIM ZAIBAT

On peut tous un jour danser avec les stars

À la Duchère, l'une des cités dont les émeutiers font référence, on se souvient encore de son drôle de surnom, « caoutchouc », dû à une souplesse et à un sens de la contorsion uniques. Élevé sans père, papa de substitution de toute sa fratrie, Brahim rêvait alors de devenir footballeur professionnel, se demandant avec la fierté de sa double origine si, international, il jouerait avec les Bleus ou avec les Fenecs. Puis la danse passa par là.

Il y a encore peu de temps, devenu trois fois champion du monde de breakdance et véritable icône de sa discipline, seule la planète hip-hop connaissait son nom et son formidable parcours de gamin des ghettos de la banlieue lyonnaise.

C'est alors qu'une certaine Madonna passa par là.

Pendant quatre années, son cœur et ses valises d'aventurier enfin posés, il a alors découvert de nouveaux mondes : celui de la vie en couple, celui des fêtes et des affres d'une existence de star, celui de la culture, mais aussi celui aussi des contre-vérités blessantes qui auraient pu l'anéantir. C'eût été sans compter sur sa volonté, ses multiples talents et une aura hors du commun qui, en finaliste de *Danse avec les Stars*, en conseiller artistique de *Robin des bois* ou en créateur de la ligne de vêtements Defend, lui valent aujourd'hui une côte auprès de tous les publics avec, en prime, le titre de « l'homme le plus sexy de l'année » !

Avant de rejoindre le haut de l'affiche avec son nouveau show Rock it all Tour, puis, en septembre 2016, de s'installer au Palais des Sports avec Les Trois Mousquetaires, Brahim Zaibat a d'abord écrit cette autobiographie. Réalisée avec la collaboration d'Alain Morel, son livre est un visa pour l'espoir, ponctué d'émotions et de sourires.

On peut tous un jour
danser avec les stars

BRAHIM ZAIBAT
avec ALAIN MOREL

On peut tous un jour
danser avec les stars



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75 647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2014, Pygmalion, département de Flammarion.
ISBN : 978-2-7564-1475-1

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

L'histoire, la géographie et le dessin... À l'école, seules ces trois matières l'intéressaient. Pas si mal pour un gamin de cité élevé sans père et devenu précocement « papa » de substitution de toute sa fratrie. Mais c'est une autre matière qui lui vaudra son surnom de cour de récréation, là où sa souplesse et son sens de la contorsion faisaient merveille. On l'y appelait « caoutchouc » !

À cette époque, tandis qu'il flirte avec la délinquance et que les émeutes de sa banlieue lyonnaise commencent à enflammer la France, il rêve de devenir footballeur professionnel. Mais la fièvre du hip-hop va s'abattre sur lui en un coup de foudre et l'école buissonnière devenir son quotidien. Le groupe Pockemon Crew le recrute. Il se livre corps et âme aux acrobaties du breakdance. Remporte plusieurs titres de champion du monde. Parcourt la planète en véritable icône de sa discipline.

Et puis, un soir, en dansant, après mille et une aventures en tous genres, il ébahit Madonna qui craque aussi vite côté cœur que côté cour. La

réciproque est flagrante. Une autre vie commence. Brahim découvre de nouveaux univers : celui du bonheur de vivre en couple quand on est amoureux, celui de la culture et de la spiritualité, celui des fastes et des affres des grands de ce monde, celui aussi des contre-vérités blessantes qui auraient pu l'anéantir sans son incroyable force de caractère et son magistral sens de l'équilibre.

Heureusement, aux bras d'une superstar de vingt-huit ans son aînée, il est tout sauf le jouet que certains tentent de décrier et décrier. Brahim assume la pression comme ses sentiments avec le fascinant mélange de fougue et de discrétion qui le caractérise.

M, puisque c'est ainsi qu'il la surnomme, l'émerveille, le cultive, le responsabilise, le fait fleurir. Lui, il la protège, la sécurise, la magnifie.

C'est à ce moment que je le rencontre grâce à Farid Benlagha, ami de mon fils, avec qui j'échange régulièrement un brin d'expérience contre un bouquet de jouvence.

D'emblée, je suis bluffé par son sourire. Ce n'est pas une expression, c'est une oasis ! Et puis il y a ses mots qui vous captivent sans artifice, qu'il articule sans procédure. Chaque phrase est un avenir. Chaque non-dit un souvenir. Ce monde qui lui sourit ne le satisfait pas. Il veut que sa chance profite à ceux qui n'en ont pas eu. Il veut taguer des visas pour l'espoir sur tous les murs de béton. Son parcours m'interpelle. Ses projets m'émoustillent. D'accord, on va en faire

Avant-propos

un livre. Et pas pour parler de ses amours, si ce n'est celui qu'il a de la vie.

Nul ne savait alors qu'il allait en un rien de temps trouver matière à autant de chapitres que son patronyme compte de lettres. Nul n'imaginait qu'il pourrait si somptueusement, pour le petit écran, « danser avec les stars » ni qu'il allait s'envoler vers des sommets, aussi léger que la plume de *Robin des bois*, avant d'y faire bientôt mouche grâce à l'épée de D'Artagnan !

Mais que ma propre plume avec l'aide de vaillants mousquetaires, Patricia, Valérie, Farid, puisse l'aider à transmettre quelques-uns des messages qui lui tenaient à cœur et répondre aux mille et une questions que lui posent ses adeptes me ravit.

Moi aussi, à ses côtés, j'ai eu l'impression de faire danser les mots avec une étoile.

Alain Morel

À ma Maman

Chapitre 1

B *comme Banlieue*

Djamel, mon père, nous a quittés beaucoup trop tôt pour que je sache quoi dire de lui mais pas assez tard pour que je comprenne ce que je pouvais lui reprocher.

J'avais cinq ou six ans. Il n'a pas claqué la porte. Il l'a seulement passée une fois de plus. Patricia, ma mère, souhaitait sans doute qu'il ne la repasse jamais mais n'aurait pas pu le jurer.

Moi, je ne m'en suis douté que bien plus tard.

Mon père, en fait, je le connaissais presque aussi mal qu'aujourd'hui. Nous habitons à quatre dans un vieil immeuble de quatre étages, au 6, rue Béchevelin à Lyon, au cœur d'un quartier qu'on dira hyperpopulaire pour ne pas dire quasi miséreux et très mélangé. C'est là que je l'avais rencontré puisque nous y avons emménagé pour l'accueillir, ou plutôt pour l'insérer car c'est bien de réinsertion qu'on parle pour évoquer une sortie de prison... Il y avait passé les trois premières années de ma vie !

Les deux suivantes, nous nous sommes croisés plus que côtoyés, tandis que ma mère accouchait de mon petit frère Idriss puis s'activait pour nous

élever et nous épargner d'incessantes scènes que, par discrétion et par égard pour lui, je qualifierais de « stupéfiantes »... Comprenne qui voudra !

Ce pas de la porte, avant de le franchir pour une ultime fois, il y avait si souvent joué les courants d'air que mes souvenirs se sont presque tous envolés.

Je me rappelle juste que, parfois, il sortait seul, dans la foulée d'une orageuse dispute et, d'autres fois, accompagné, entre deux uniformes.

*

Mais, cette fois, Patricia a un peu plus pleuré que d'habitude. Sans pour autant s'attarder sur quelque explication, qu'elle soit accusatrice ou consolante.

« Ton père n'est plus là et c'est comme ça... » voilà ce qui constitua mon accès maximal aux confidences.

Ai-je souffert de cette absence désormais officielle ? Peut-être, mais sans avoir le temps d'y penser. Une fois envolés l'écran plat du salon ou la grosse chaîne hi-fi spéciale Maghreb, il ne nous restait que des soucis.

Ce qui me faisait mal, c'était d'apercevoir la douleur de ma mère et de la voir s'éreinter. Mon petit frère venait de souffler sa deuxième bougie et nous accaparait sans mesure. La console que maman m'avait offerte pour mon troisième anniversaire ne marchait plus. Des voisins baissaient les yeux en nous croisant dans l'escalier. D'autres

murmuraient qu'il faudrait peut-être qu'on pense à payer le loyer.

Au coin de la rue Béchevelin, il y avait la place du Pont et, de l'autre de côté de ce pont, on apercevait la place Bellecour entourée des quartiers chic. Nous n'y allions jamais mais, sur le chemin de la maternelle, j'ai deux ou trois fois imaginé que mon père s'y trouvait. C'est sans doute pour ça que, dans ma tête, il s'est éloigné un peu plus quand on a dû quitter les lieux. C'est sans doute pour ça qu'en ce début d'été 1992, tandis qu'on allait habiter chez ma tante Annick, la sœur aînée de ma mère, j'avais le cœur si lourd.

Elle était tout le contraire de maman. Elle n'avait ni mari ni enfants, et consacrait sa vie à sa réussite sociale.

En nous accueillant, elle nous a permis de reprendre notre souffle. D'abord parce qu'elle habitait dans le VI^e, place Edgar-Quinet, un arrondissement cossu et serein. Ensuite parce que sa gentillesse et l'affection qu'elle témoignait à ma mère nous rasséraient.

*

Nous dormions dans sa chambre tandis qu'elle campait dans son salon où, le soir, elle jouait parfois à la baby-sitter car maman, comme avide d'une liberté retrouvée, sortait de plus en plus souvent.

En fait, elle avait rencontré un mec. Lyonnaise d'origine bien française, elle maltraitait les statistiques puisqu'il était algérien, comme mon père.

Elle l'avait connu peu avant de quitter la place du Pont et nourrissait sûrement de sérieux projets de vie puisque c'est avec lui que, quelques mois plus tard, nous avons emménagé dans le T4 d'une cité baptisée La Duchère. Sa détermination m'agaçait. Mais c'est aussi ce qui m'a rendu plus fort.

*

Il m'a rapidement fallu le démontrer dans le béton tagué de la cité où, en quelques semaines, j'ai dû donner à mes six ans l'arrogance aux aguets d'un pré-ado. Rien à voir avec Dallas, certes, mais un univers impitoyable quand même. *La Haine* de Mathieu Kassovitz sans la conscience politique du metteur en scène. Avant sept ans, c'est sûr, j'aurais aisément atteint l'âge de déraison. On apprend vite la survie quand la mort tchatte à chaque recoin de corridor. Entre les lames de couteaux, les douilles de revolver, et les seringues de tous genres, il fallait avoir le cœur bien trempé pour ne pas redouter l'acier qui traînait sous la poussière.

Au début, par la fenêtre de ma chambre, La Duchère m'aspirait et me terrorisait à la fois. En fait, cette cité ressemblait à une enfilade de bâtiments carcéraux.

C'est vrai qu'à mon âge, je n'étais pas censé m'y connaître en matière de prison. Mais moi, après quelques visites dans les parloirs, les doigts crispés dans la main de ma mère, j'avais une petite idée de la grisaille et des barreaux.

Mon père, la prison, c'était un peu sa seconde maison... Je l'avais enfin compris ! Il y avait passé le plus clair de ma petite enfance. Il allait y passer le plus sombre de son existence. Aujourd'hui, sur les cinquante balais et le pouce qu'indique sa carte d'identité, il faut décliner à peu près trente de cellule. Pas étonnant qu'on se soit quasiment perdus de vue.

Mon beau-père n'était pas non plus néophyte en matière d'univers carcéral. Mais ça, c'est une autre histoire. « Stupéfiante », elle aussi. Je ne m'y attarderai pas car elle n'interféra guère plus dans ma vie qu'il n'y interférait lui-même !

On cohabitait donc avec lui, moi, mon jeune frère et le ventre de ma mère qui s'arrondissait de plus en plus et nous offrit Yanis quelques mois à peine après notre arrivée. Malgré les lits superposés, j'avais enfin une chambre et apprenais qu'on pouvait, quelque part, se sentir chez soi. Et puis, bien qu'exigu, l'appartement disposait d'un balcon, l'inestimable « plus » pour créer un minimum de lien social, pour épier, toiser, s'interpeller, dans la forêt des paraboles.

Aussitôt sortie de ses couches, ma mère, qui n'a jamais voulu dépendre de ses compagnons, s'est escrimée à faire mille et un petits boulots – c'est le mot qu'on emploie pour les corvées les plus pénibles – afin qu'on ne manque de rien.

L'argent ne coulait pourtant pas à flots. Le Coca, les Pepito ou le vrai Nutella, c'était réservé aux autres. Souvent à ceux qui savaient déjà voler... et pas seulement de leurs propres ailes. Pareil pour le ticket de piscine. Car il y avait une

piscine et ça, même si en grandissant j'ai tant fait pour gommer les souvenirs d'une enfance pas vraiment heureuse, je ne l'ai pas oublié.

*

Trois tremplins nous incitaient à toutes les excentricités et nous engageaient à toutes les audaces. Déjouer l'attention du guichetier ou des maîtres nageurs ajoutait à l'excitation. Avec deux ou trois copains dont Romain, mon meilleur pote, on y allait même la nuit. On sautait par-dessus les barrières et à nous l'oasis. L'air et l'eau furent nos premières ivresses, notre avant-goût de la liberté. Ce rectangle bleu javellisé entouré d'un rien de verdure poussiéreuse constituait même l'essentiel de mes vacances. La mer, je l'avais vue une fois avec ma tante. Le reste, montagne, campagne, train, bateau, avion et même les parcs ou beaux quartiers de la ville, n'étaient que des mots dans les guides ou les livres. Et moi... je ne lisais pas !

Ma seule planète connue, en fait, boule magique tournoyant aux côtés des remous sinon marins, du moins marrants, de la piscine, c'était un ballon. Un ballon de foot à qui je donnais tout mon amour. Une boule de cuir qui me précédait partout, sur le bitume comme dans la boue, qui faisait boomerang sur les murs et les palissades, qui salopait mes tee-shirts et le tapis de sol de ma chambre, que je ne quittais ni d'un doigt ni d'un orteil.

Ballon d'oxygène et boule de cristal, en respirant son quotidien, j'aspirais à un bout d'avenir. Je serai Romario... ou Bebeto à la rigueur !

Mon drame c'était de devoir l'abandonner les jours d'école d'autant qu'en classe, bien que plutôt bon élève, je ne vivais pas non plus des moments très sereins. Enfin, quand je dis « bon élève », j'exagère un peu. Le mot exact serait « acceptable ». Je m'intéressais volontiers à ce qui me permettait de m'évader vers des univers inconnus. J'aimais l'histoire, la géographie et le dessin.

J'aimais surtout me faire aimer de mes potes, les surprendre, les épater, les ébahir. Je disposais pour cela d'un atout majeur : un corps aussi souple que la queue d'un Marsupilami. Alors, sous le préau, tout comme je le faisais dans le salon de la maison, je dansais tel un Indestructible de Pixar. Moitié arabesque, moitié cascade. Je n'avais peur de rien, galvanisé par la réputation de casse-cou que ma mère entretenait en me racontant mes cicatrices.

Selon elle, à huit mois je m'étais ouvert l'arcade sourcilière sur le tableau de bord d'une voiture. À onze, même sort pour mes gencives et désertion de mes dents de lait après une chute dans l'escalier. Ensuite je m'étais tranché le poignet en jouant avec un couteau de cuisine, puis j'avais laissé un bout d'index dans un moulin électrique avant de me cramer la paume sur un fer à repasser. De sacrées dispositions, non ?

*

Mais, au CP, les instits œuvrent pour vous préparer à la norme, pas pour combler vos vides.

Ainsi, Mme Vives s'attardait moins sur mon intérêt pour les grognards de Napoléon que sur ma propension à me dissiper quand elle appliquait sa méthode globale pour l'apprentissage de l'écriture. Et le jour où elle m'a tiré violemment les cheveux – pensant peut-être s'y frayer un chemin direct vers mon cervelet –, constitua une sombre date pour l'avenir de ma scolarité.

En CE1, le maître, c'était le dirlo. Un gros bâtard qui avait obtenu une délégation. La méchanceté l'animait du matin au soir. Ce fut une année noire auréolée par un souvenir macabre : un jour, tandis qu'on était tous hors de la classe – je ne sais plus trop pourquoi – on a vu quelqu'un, dans la tour d'en face, tomber du seizième étage. On nous a dit qu'il s'agissait d'un suicide.

D'habitude, ce qu'on voyait tomber de si haut, c'était des chiens. À La Duchère, tous les jours, des gens s'en débarrassaient ainsi. Quand ce n'était pas des bandes qui s'« amusaient » à les sacrifier. Une fois, il en est tombé un juste à mes pieds et à ceux de deux de mes potes. Il gigotait encore tout ensanglanté, les pattes brisées et retournées, quand nous l'avons mis dans un carton. La gerbe.

*

La Duchère, ça ne rigolait pas vraiment. Les gens y avaient une réputation à défendre. Celle d'un quartier dur, intouchable. Celle d'une zone sauvage hostile à tout intrus. S'y défier consti-

tuait le jeu numéro un et haïr les autres quartiers chauds faisait partie des règles à suivre obligatoirement. Des règles pour survivre, disait-on.

Du haut de nos grandes tours, on guettait en effet les barbares voisins, forcément méprisables. Ceux des Minguettes, en priorité, ceux de Vénissieux, à l'occasion. Comme à la guerre, on se coupait les voies d'accès. Pour s'empêcher de se voir, on se cassait les bus mutuellement. Avec le recul, je suis encore effaré de toute cette violence qui paraissait, aux jeunes d'abord, on ne peut plus légitime.

*

C'est à La Duchère, dans la nuit du 2 au 3 novembre 1997, pour protester contre la mort du jeune Fabrice Fernandez, un petit gitan super sympa qui était mon voisin de palier et qui fut abattu d'une balle en pleine tête dans un commissariat lyonnais, qu'ont eu lieu des émeutes d'une violence mémorable. Comme celles, deux ans plus tôt, de Vaulx-en-Velin et de Vénissieux, après le décès de Khaled Kelkal ; comme celles, deux ans plus tard, aux Minguettes, après l'explosion d'une voiture GPL enflammée blessant gravement plusieurs pompiers ; elles ont illustré et alimenté le climat de révolte qui, né dans les cités de la région, s'est propagé dans toute la France tout au long des années quatre-vingt-dix.

S'il n'y avait pas eu la bande à Zidane de 1998 pour faire un peu alternance sur leurs unes, les

journaux et magazines ne se seraient nourris que de cela.

*

Moi, c'est bien avec mon ballon que chaque fin de journée, après l'école, je célébrais de festives retrouvailles. Beaucoup trop tardivement, selon ma mère. Au balcon, elle s'égosillait pour me hurler de rentrer manger. Cela faisait rigoler mes potes. Cette petite bonne femme trop blanche pour le quartier qui criait d'une voix trop aiguë et avait des yeux trop bleus pour lancer des regards noirs, c'était un sketch de Smaïn à elle toute seule avec, pour fond musical, les « passements de jambes » de Gynéco.

Et puis il y a eu le CM2 et un prof plutôt cool qui s'appelait Levrier. Je le trouvais gentil. Grâce à lui, je me suis même intéressé au français. Mais, bien que je n'aie redoublé aucune classe, il était trop tard. Mes potes m'appréciaient dans mon statut de perturbateur, de trublion sautillant qui préférait les cabrioles à la bagarre. Dans ma petite tête, pas question de les décevoir ! À l'autorité je répondais plus volontiers par un pas de danse que par une cinglante répartie. N'empêche. La bienveillance ne me concernait déjà plus !

Et puis, ce Levrier détonnait trop avec le reste.

*

Bien longtemps après, un jour de Gay Pride, alors qu'adosés à un mur on balançait des vanes

contre ceux qui paraient, je l'ai reconnu au cœur du défilé. Nous, on se foutait connement de la gueule des « pédés », et lui, le seul bon souvenir de ma scolarité, je découvrais qu'il militait ! Nos regards se sont croisés. Il m'a reconnu. On a discuté. Il se rappelait très bien de moi et m'a dit que je l'avais marqué. Il m'a demandé comment ça se passait au collège. Je ne lui ai pas répondu que c'était l'horreur mais je me suis rappelé qu'au fond je n'avais pas détesté l'école primaire. Parce qu'elle m'avait offert deux ou trois choses essentielles : l'attention d'un adulte, l'évasion du ghetto de la cité, les osmose quotidiennes avec des potes qui me servaient à la fois d'aiguillon, de miroir et de public.

*

Tout au long de ces petites classes, ma mère me surveillait de très près. Elle n'était pas du genre câlins ni mamours, on ne passait pas une seule minute dans les bras l'un de l'autre, mais qu'elle m'épie me rassurait inconsciemment. Et puis, Française de souche, elle m'apportait la double culture qui aide à se distinguer des autres, qui préserve un peu de l'aveuglement.

Pourtant, dès l'âge de onze ans et l'arrivée au collège, je me suis presque totalement retrouvé livré à moi-même.

Autant, à la maison, je me montrais plutôt calme, m'occupant volontiers de mon petit frère qui vous raconterait quand même qu'un jour de jeu mouvementé je lui ai ouvert l'arcade – chacun

Table des matières

<i>Avant-propos</i>	5
1. <i>B</i> comme Banlieue	11
2. <i>R</i> comme Résurrection	39
3. <i>A</i> comme Aventure	49
4. <i>H</i> comme Hip-hop	69
5. <i>I</i> comme Inventaire.....	83
6. <i>M</i> comme Madonna	135
7. <i>Z</i> comme Zénitude.....	149
8. <i>A</i> comme Amours	157
9. <i>I</i> comme Intentions	167
10. <i>B</i> comme Balivernes.....	175
11. <i>A</i> comme Actualité	189
12. <i>T</i> comme Témoins	207
 <i>Remerciements</i>	 237

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

N° d'édition : L.01EUCN000509.N001
Dépôt légal : octobre 2014